



A. BARRERA TYSZKA
DNE

Mensuel
T.M. : N.C. ☎ : 01 42 46 18 38
L.M. : N.C.

TRANSFUGE

JUIN 2010

La Maladie Alberto Barrera Tyszka

Avec *La Maladie*, le Vénézuélien Alberto Barrera Tyszka signe un roman saisissant sur le cancer d'un père, vu par les yeux du fils médecin. La révélation d'un grand romancier hispanophone.



© C. HEBESGALLIMARD

IL L'ATTAQUE DE FACE, l'affronte d'homme à homme. C'est rare. Fritz Zorn l'a métaphorisée, Freud l'a personnifiée, Thomas Mann l'a magnifiée. L'écrivain vénézuélien Alberto Barrera Tyszka, lui, dans ce premier roman, ne l'accueille pas dans son imaginaire, il la garde à distance pour ne jamais la perdre des yeux. Dans le titre du livre, il la désigne pour ce qu'elle est : la maladie, ni plus ni moins. Il aurait pu dire « cancer », mais peut-être aurait-ce été le début d'un rapprochement. Pourtant, le narrateur est médecin et il mène son récit comme il opère, sans jamais oublier l'existence de la tumeur. Le malade, son père, ne soupçonne pas qu'il est la proie d'un cancer des poumons au stade final. Et de ce face-à-face filial, l'écrivain fait un roman puissant et sobre. Salué par la critique et récompensé par le prestigieux prix Herralde en Espagne, ce récit d'une maladie dans le quotidien hospitalier de Caracas, a révélé le scénariste et poète Alberto Barrera Tyszka dans le paysage littéraire hispanique.

Dans *La Maladie* comme métaphore, Susan Sontag définissait deux mondes : celui des malades et celui des bien portants. Tyszka réussit à nous plonger dans un troisième : celui des témoins de la maladie, ceux qui vivent avec cette inconnue

sans la subir dans leur propre chair. Alors qu'il croyait connaître tous les aspects de la souffrance, avec son père, le médecin est en effet en proie à un dilemme : révéler au patient qu'il est condamné ou préserver ses derniers instants. Si la question est courante pour un médecin, elle devient insurmontable pour ce fils. Peu à peu, son regard clinique va changer : il découvre la beauté innocente de celui qui ignore qu'il va mourir. Et le réalisme froid du style initial cède alors la place à quelques allégoriques divagations. Lors d'une traversée en mer, le narrateur perçoit sur l'eau des « sondes qui nagent comme des serpents, des gazes qui flottent, des tubes, des pansements... ». Le paysage se transforme au gré de l'obsession de l'observateur : « Le soleil est un stéthoscope jaune ». Mais ces métaphores se désagrègent face à l'avancée des symptômes : le sang du père révèle au narrateur l'impuissance du langage. « L'écriture est le recours des lâches, on écrit uniquement parce qu'on a peur. »

Et comme les mots révèlent leur inanité, seuls les corps demeurent.

La seconde partie du roman est marquée par l'irruption de l'organisme : le père n'est plus qu'un simple corps à soigner, tandis que le fils est hanté par les cadavres et autres momies. La science prend le dessus car le narrateur se refuse à faire de la douleur un destin. « *La maladie est un geste déloyal, une inacceptable infidélité* », le médecin devient un redresseur de torts.

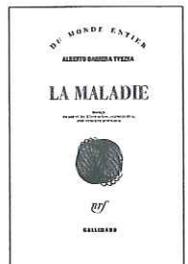
En contrepoint de la science et de ses certitudes, une autre voix apparaît dans le roman : un patient insistant, que l'on soupçonne au départ être l'un de ces malades imaginaires qui se raccrochent au médecin comme d'autres à leur psychanalyste, introduit le doute sur la toute-puissance de la science médicale... Paradoxalement, c'est la foi délirante que ce patient a dans la médecine qui va remettre en cause le praticien. Le langage reprend son empire et le médecin découvre que

« le mot "mort" est un sortilège imprévisible. »

Seuls les corps demeurent

Sans doute la maladie telle que la représente Tyszka se rapproche-t-elle au plus près de la définition que Kafka donnait de la tuberculose dont il souffrait, « le germe le plus vigoureux de la mort même ». Car si on la perçoit comme un avant-goût de la mort, « elle ruine toute chance de mourir comme si de rien n'était ». Elle n'offre pas une mort de dieu, grandiose et efficace, mais une simple mort d'homme, pénible et pitoyable : « sous les yeux de tous, une vie est en train de se briser, de s'effacer, sans ménagement ». Peu d'écrivains ont su mettre en forme ce douloureux cheminement vers la fin avec autant de justesse. L'écrivain vénézuélien offre à la maladie une puissance littéraire inédite en la considérant pour ce qu'elle est : un ultime symptôme de vie. •

Oriane Jeancourt Galignani



LA MALADIE
Traduit de l'espagnol (Vénézuéla) par Vincent Raynaud
GALLIMARD
192 p., 19,90 €